



enfances à lire

Anne Provoost, traduit du néerlandais par Marie Hooghe :
Regarder le soleil
 Fayard, 2009

ISBN 978-2-213-63811-9

265 pages

18,90 €

On ne peut regarder le soleil en face sans courir le risque de s'aveugler. C'est donc filtrés ou déviés de leur trajectoire que nous parviendront les événements de ce roman ; porteurs de vives émotions, ils ne seront jamais abordés de manière frontale. Et c'est sûrement la grande force et la grande intelligence de ce livre – dont l'écriture agit tel un verre fumé – que d'éviter tout pathos, car le sujet, en effet, pouvait aisément le susciter. L'action se situe dans l'*outback* australien, région semi-aride à la terre rouge, dans un ranch. Chloé, une petite fille entre huit et dix ans – « je ne suis pas haute, plus basse que le muret de pierres qui se dresse autour de moi » – vient de perdre son père qui, lors d'une chasse, a été mis à bas par sa jument et piétiné par le cavalier qui le suivait. Elle doit alors vivre seule avec sa mère qui devient peu à peu aveugle (elle ne voit plus que d'un œil depuis plusieurs années et est en train de perdre l'autre). Sa sœur aînée Ilana, issue d'un premier mariage et bien plus âgée qu'elle, ne peut supporter, en plus de l'isolement, la cohabitation avec une mère qui ne cesse de les photographier, comme pour mieux visualiser leur moindre expression ; fuyant « son drôle d'œil qui les suit partout et s'accroche à elles comme de la bardane », elle s'en va donc rejoindre son père, également photographe mais habitant la ville. Plus d'une année passe entre le début et la fin du roman, depuis l'automne de l'accident jusqu'à l'hiver de l'année suivante, quand tombe alors une neige dont la venue exceptionnelle sous cette latitude, presque miraculeuse, semble dénouer une situation devenue trop difficile, rendant plus douce la décision de quitter la maison pour toujours. Mais la narration n'est en rien continue : douze chapitres bien clos sur eux-mêmes composent l'ensemble sans qu'aucun d'eux ne soit de

trop, ils sont autant de scènes vécues au temps présent avec des personnages et des lieux qui varient, retranscrites par une petite fille très observatrice, à la vue qui s'aiguise, semble-t-il, au fur et à mesure que diminue celle de sa mère. La lenteur, la précision des notations en sont aussi des caractéristiques. Le premier chapitre est à cet égard représentatif : la petite fille, les jambes écorchées par les chaumes, épuisée après une après-midi passée dans la chaleur et la poussière, aspire à retrouver l'ombre protectrice de sa maison, mais quelque chose l'en empêche, des silhouettes anormalement immobiles postées sur la véranda la tiennent à distance ; le lecteur s'approche de la maison, pressent la gravité de ce qui est arrivé tout comme elle, très progressivement, pour ainsi dire guidé entre les lignes.

Livrée désormais plus ou moins à elle-même, Chloé fait des rencontres et des découvertes aux alentours de la ferme, affine sa sensibilité, assouvit sa curiosité, sort même parfois la nuit : « Le ciel est noir comme j'ai rarement vu. Je suis pieds nus. La porte ouverte doit m'effrayer, mais le contraire se passe : on dirait que je suis tirée dehors par de longs doigts à ma taille, que je suis un fil à la pointe d'un crochet. Je vais dehors parce que le sentier et le jardin sont autrement que d'habitude : sombres mais avec un scintillement, comme si une petite couche de lumière y brillait encore, des restes de la journée qui n'ont pas pu se détacher à temps. » La proximité avec la mère, trop grande, fait qu'à l'amour s'ajoutent vite l'agacement, l'exaspération et même parfois le dégoût. Chloé, tout en souhaitant protéger sa mère, cherche aussi à s'en détacher, à la fuir ; elle observe, impitoyable, tous ses gestes et constate les progrès de sa maladie, la façon dont elle se blesse, n'arrive plus à éviter le crottin dans le passage entre les stalles, nettoie la table en laissant des miettes : « Elle me suit à travers la maison comme si elle avait peur de se perdre. Elle ôte encore les cheveux de sa brosse, les enroule autour de son doigt, mais les petits nœuds tombent à côté de la poubelle à pédale, flottent par terre, se répandent dans la maison comme des arai-

enfance à lire

gnées paresseuses qui savent qu'elles n'ont plus d'ennemi naturel. »

L'avant-dernier chapitre, unique flash-back du récit, raconte le Noël qui précéda l'accident, la journée passée chez l'oncle, réputé dans la famille pour toujours « avoir de bons plans ». Ce dernier avait profité de l'occasion pour faire part de sa décision d'abandonner l'élevage et d'aller vivre en ville de ses rentes ; la déception du père de Chloé fut alors profonde. « Des corbeaux tournoyaient comme du papier carbonisé dans le ciel, retombaient découragés. Mon père passa le reste de l'après-midi, les épaules relevées, dans un transat. Le soleil était une haute boule de feu au-dessus de sa tête, il chauffait, du bruit en sortait, un son long et aigu. » Le destin semble se nouer à ce moment-même. Car c'est le neveu, d'humeur entreprenante mais encore irresponsable et plus à même de conduire une moto que de maîtriser l'emportement d'un cheval, qui causera la mort du père. Les personnages apparaissent soudain sous une autre lumière, prenant une signification quasi allégorique ; ils viennent se disposer les uns par rapport aux autres comme au théâtre, le père symbolisant le passé et la fidélité à la terre, l'oncle, le neveu et la fille aînée étant plus attirés par la vie citadine et davantage prêts à s'adapter à l'évolution générale du pays. Le roman s'ouvre alors sur un sens plus vaste, et l'on ne s'aperçoit qu'à la fin à quel point sa trame a été finement tissée, avec quelle minutie, car rien, dans les chapitres précédents, ne semble, rétrospectivement, être anodin. La cécité de la mère pourrait signifier la nostalgie d'un être qui, rompant avec son premier époux pour un homme de la campagne, tourne le dos au présent, et sa petite fille, personnage-témoin, observateur zélé, pourrait être le porte-parole, sinon l'allégorie, de l'écrivain qui ne juge pas mais dont la tâche est toujours de révéler les mouvements souterrains et les lames de fond...

Anne Provoost a obtenu pour *Regarder le soleil* le prix triennal de la prose en Flandre. Un seul autre de ses romans a été traduit en français à ce jour, édité aux éditions du Seuil dans la collection pour adolescents « Fiction Jeunesse » (*Le Piège*). Elle a écrit aussi bien pour les adultes que pour les enfants et a publié régulièrement des contes dans un hebdomadaire alors qu'elle travaillait dans une crèche aux États-Unis. Son principal souci, dit-elle, est de « développer la capacité d'empathie du lecteur ».

Voilà Chloé assise derrière la maison, près d'un tas de ferraille au rebut. Elle vient de refuser le fer à cheval qu'on lui a tendu comme porte-bonheur, non par méchanceté mais au contraire pour réserver ce bonheur à celui qui le lui offre, car elle s'est remémorée les trèfles à quatre feuilles que son père ne manquait pas de lui donner chaque fois qu'il en trouvait, ainsi que leur interrogation à tous deux juste avant l'accident : « Est-ce que le bonheur est pour celui qui trouve le trèfle ou pour celui qui le reçoit ? » Et son père lui apparaît soudain, là, au milieu des carcasses de voitures, « sous le ciel menaçant, il traverse la cour, juste comme avant, quand Ilana habitait encore ici et que le monde était encore argenté. »

Françoise Le Bouar